

*Nourriture et écriture au cœur du harem (Elisa Chimenti,  
Naples 1883-Tanger 1969)*

| **Camilla M. Cederna<sup>1</sup>**

## Prologue

Gare de Milan. J'ai un train à attendre. Afin de passer le temps (*ingannare il tempo* [tromper le temps] dit-on en italien), je me rends à la librairie Feltrinelli, rayon cuisine, à la recherche de matériel pour nourrir ma réflexion sur l'alimentation en Orient-Méditerranée. Tout d'un coup un monde s'ouvre devant moi, un monde de saveurs et de savoirs, d'ingrédients, de recettes et d'associations spectaculaires. Il suffit d'explorer, même rapidement, la masse de volumes entassés sur les tables et disposés par thèmes et genres de nourriture sur les étagères, pour comprendre l'importance de la cuisine dans le monde méditerranéen et notamment en Italie. Des pages et des pages dans lesquelles se mélangent et se recomposent toutes sortes d'inventions, traditions, étranges géographies, émotions, espoirs et savoirs. Chaque titre est une surprise. On passe des *plats forts* et *des recettes de l'amour perdu* à celles pour *renaître et rajeunir le corps et l'esprit*, on découvre qu'on peut *manger pour vaincre le mal*, rêver, croire et *essayer les ingrédients du succès*. Avec un peu de patience on peut découvrir *les secrets de la poêle* et *les magies du four selon les saisons de la pâtisserie* et, pourquoi pas, *les dix commandements de la nourriture et sa défense* ainsi que *le repos des boulettes et autres histoires autour de la nourriture*. On peut aussi lire *le grand livre du pain*, parcourir *l'atlas gastronomique du potager*, savourer les hors-d'œuvre et les *fingerfood*, la *cuisine pour les débutants*, celle du *cœur et du courage*, sans oublier *l'anchois reine*. On apprend également qu'il y a *les artistes de la faim*, qu'on peut *devenir chef à 5 euro* et *résumer les Italiens en sept repas*. Bien évidemment on retrouve la mère et la grand-mère un peu partout, de *la cuisine (mère)*, *aux recettes (de la grand-mère)*, jusqu'à *la levure mère vivante*. Quant au vin, il donne à rêver et on se laisse bercer par son souffle, *voyageurs ivres à travers l'Italie*, extasiés par *nos vins extrêmes*. Enfin, il suffit de fermer les yeux et on se retrouve *à table avec les rois* (aux temps de Louis XIV et de Louis XV) et avec *Pape François* (qui suit à la lettre *les recettes de Sœur Germana*).

Ce voyage à travers les livres de cuisine nous rappelle et nous confirme ce que l'on savait déjà : au cœur de nos traditions, de notre culture et de nos désirs, la nourriture et la cuisine sont la sauce de l'histoire et de la littérature : « Les romans racontent des histoires de vies, d'amour, de guerre, de conflits familiaux, d'argent, d'inquiétudes, d'habitudes, mais aussi de nourriture »<sup>2</sup>. La nourriture, ce que l'on mange, quand et comment, définit les personnages et les situations des récits, constituant à la fois la saveur et le savoir de nombreux chefs-d'œuvre littéraires. On pourrait commencer par les hors-d'œuvre du *Great Gatsby*, avant de passer au *primi e piatti unici*, tels le repas de Noël de Carlo Cassola, le *risotto alla milanese* de *Meraviglie d'Italia* de Carlo Emilio Gadda, le *Timballo di maccheroni* dans le

*Gattopardo* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa et la soupe à l'oignon de *Maigret*. Dans les *secondi piatti* (plats) on goûterait le bœuf en daube de *La Promenade au phare* de Virginia Woolf, le menu parisien de *Paris est une fête* d'Ernest Hemingway, ou encore le repas préparé par Mirandolina dans *La Locandiera* de Carlo Goldoni. Et enfin *dulcis in fundo*, la madeleine de la *Recherche*, le goûter des merveilles d'*Alice* de Lewis Carrol, le petit déjeuner de *L'Attrape-cœurs* de Jerome D. Salinger, la tarte aux pommes de *On the road* de Jack Kerouac et le *torrone* de *La luna e i falò* de Cesare Pavese.

## **Saveurs et mémoires méditerranéennes**

On est ce que l'on mange. Mer d'entre les mers, la Méditerranée est la gardienne de notre mémoire<sup>3</sup> et elle nous nourrit d'un savoir qui comprend des gestes, des attitudes, des ingrédients et des saveurs. Résultat de siècles de commerce et d'échange entre les cultures, la nourriture contribue à la spécificité et à la richesse de la culture méditerranéenne. En effet ces deux termes, saveur/savoir, partagent la même racine, tout comme celui du mot italien *cibo* du latin *cibus* qui traduit « nourriture », indiquant tout ce dont on se nourrit, à la fois dans un sens littéral aussi bien que métaphorique. On en trouve de nombreuses occurrences par exemple dans les œuvres de Dante (dans le *Convivio*, sept fois et dans la *Divine comédie*, 16 fois), avec des significations littérales (l'homme aime une certaine nourriture), ainsi que métaphoriques (pain des anges et nourriture de l'esprit), pour indiquer le savoir<sup>4</sup>.

En tant que vecteur d'échange et de reconnaissance de l'autre, la nourriture est liée aux relations humaines et même aux droits humains. Le devoir de la partager fait partie de ces règles de comportement communes à tous les peuples (*communia*). En la donnant on respecte les lois de l'hospitalité et on reconnaît l'humanité de l'autre, celui qui appartient à la communauté, mais aussi à l'étranger (Cicéron, *De officiis*, Sénèque, *Epistulae ad Lucilium*)<sup>5</sup>.

## **Narrations, souvenirs d'enfance**

Les femmes ont toujours joué un rôle fondamental dans l'art de la fabrication des aliments, ses secrets, leur partage, ainsi que dans la narration de ces pratiques qui peuvent revêtir des significations multiples, parfois opposées : la nourriture peut se transformer en poison et le don, en arme, les lois de l'hospitalité dans celles de l'hostilité.

Dans les souvenirs d'enfance de ma mère expatriée avec sa famille de l'Italie à Tanger en 1928<sup>6</sup>, par exemple, il s'agit souvent d'un rituel censé renforcer les liaisons d'amitié et de bon voisinage :

C'était l'été avant la guerre. Notre père louait une maison sur la montagne. Partout il y avait des villas et des jardins merveilleux. Notre maison était près de celle du sultan qui lui aussi y passait l'été. A notre arrivée, chaque année, des femmes nous apportaient des paniers remplis de beignets de poulet au citron, de mouton et de chèvre, ou avec du miel et beaucoup de fruits, envoyés par notre voisin en signe d'amitié et de bienvenue. Chez nous on mangeait la cuisine européenne. Les soirées étaient très animées. On dansait jusqu'à six heures du matin. Le jour on faisait de longues promenades au Cap Spartel. De retour on devait décrire tout ce qu'on avait fait et vu. Nous faisons aussi la cuisine, des scones avec du beurre et de la confiture. Souvent mes parents étaient invités par le *Mendoub* à des dîners splendides. Nous, les enfants, on était liés d'une grande amitié avec Lalla Aïcha<sup>7</sup>, la sœur du sultan, chez qui nous allions boire du thé. La table était garnie de petits plats pleins de gâteaux très jolis à voir et délicieux à manger. On était assis sur des canapés bas, disposés tout le long des murs. Lors des dîners chez elle, on prenait la nourriture avec les doigts et on nous donnait des serviettes très grandes et une coupe d'eau tiède parfumée avec des fleurs d'orange pour nous laver les mains après le repas.

Dans d'autres souvenirs, en revanche, l'atmosphère de convivialité se transforme en tragédie, et l'hospitalité en hostilité :

Tous les ans, les ambassadeurs, les administrateurs et les ministres étaient invités à un dîner officiel chez le Glaoui de Marrakech. Pendant un de ces dîners, il devait être celui du nouvel an avant la guerre, auquel mes parents étaient conviés ; tous les invités étaient assis sur les canapés attendant d'être servis, quand tout d'un coup un serveur, trébuchant sur les marches qui amenaient à la grande salle à manger, fait tomber son plateau par terre. Le Glaoui se lève alors sort son épée pour punir le pauvre infortuné, devant les regards pétrifiés de tous les présents,

S'agit-il d'un événement réel ou d'un cauchemar surgi des fantômes de la mémoire ? Quoi qu'il en soit, au cœur de l'univers féminin, la nourriture est une source très riche d'imagination et de récits qui expriment toujours des tensions entre l'amour et le plaisir, d'un côté, et la haine et la souffrance, de l'autre.

## **Infidélité et nourriture au cœur du harem**

En ce qui concerne les récits des femmes expatriées dans des pays de culture musulmane, la représentation de l'alimentation et de ses différents modes de préparation, de consommation et de partage est le résultat de la vision spécifique de ces écrivaines à l'égard de la société à laquelle ces formes appartiennent.

Décrite et analysée dans le cadre de la réalité multiculturelle du Maroc et de la ville de Tanger en particulier, la nourriture joue un rôle fondamental dans le roman d'Elisa Chimenti, *Au cœur du harem* (1958)<sup>8</sup> ; cette écrivaine et philosophe d'origines italiennes, exilée avec sa famille à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle de Naples à Tanger, où elle a vécu toute sa vie, fut entre autres professeure de ma mère pendant la guerre, à l'école italienne de Tanger qu'elle avait fondée en 1914<sup>9</sup>. Le regard porté sur cet aspect de la culture marocaine dans ce roman est celui d'une femme intellectuellement et idéologiquement enracinée dans la société tangéroise, à travers

un processus complexe d'identification avec la réalité objet de sa narration. En revanche les réflexions contenues dans les livres-reportages autobiographiques *Harem et Musulmanes d'Égypte* (1902)<sup>10</sup> d'Éugénie Brun et *Au cœur du Harem* (1911)<sup>11</sup> de Jehan d'Ivray<sup>12</sup>, sont souvent l'expression d'un point de vue orientaliste de ces deux auteures expatriées en Égypte à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ainsi, par exemple la représentation de l'alimentation et d'autres aspects des mœurs de la société égyptienne est souvent l'occasion d'en dénoncer le retard et parfois la barbarie, par rapport à l'Europe<sup>13</sup>.

Dans le roman d'Elisa Chimenti, en tant que pratique propre du *harem*, la nourriture est toujours étroitement liée à la relation entre les sexes et notamment à la condition de la femme, relevant à la fois du champ de l'hospitalité et de celui de l'hostilité. Résultat du mélange et de l'échange entre de multiples traditions culturelles, linguistiques et religieuses, la nourriture devient en même temps une métaphore de l'écriture, caractérisée par l'hybridation et la plurivocité au plan du contenu et de celui de l'expression.

Protagoniste du récit principal est le couple formé par Lalla Sakina et son mari, Si Bou-Djemaa, fonctionnaire de l'ambassade française au Maroc. Voyant sa femme vieillir et souhaitant se distraire, celui-ci décide d'élargir son ménage à de jeunes esclaves. Cette stratégie déclenche l'hostilité de son épouse et de sa servante Mennouch, rendant la vie familiale insupportable à cause des conflits continuels entre les deux femmes et leurs rivales potentielles. Si Bou-Djemaa va alors se consoler avec Marina, une jeune chrétienne, dont il a un enfant illégitime, Bachir, qu'il arrive, grâce à un escamotage, à faire adopter par son épouse. Mais quand celle-ci découvre la vérité sur l'origine de l'enfant qu'elle a accueilli et nourri avec amour, pour se venger de l'infidélité de son mari, elle décide de s'en débarrasser en le donnant en pâture aux rats. Heureusement la tragédie ne se réalise que dans un cauchemar. Sombree dans un délire hallucinatoire, grâce à l'intervention du surnaturel à la fois magique et religieux, cette Médée moderne se réveille finalement apaisée, la repentance et la résignation dans le cœur. Comme le lui répète son amie juive Tamo, « nous ne devons pas [...] oublier que la souffrance et la résignation sont la part des femmes ici-bas » (p. 219).

Dans ce roman, la souffrance et la nourriture sont au cœur du *harem*, l'espace domestique de la maison de Lalla Sakina, dans lequel à l'heure du thé ses amies malheureuses se réunissent régulièrement pour partager les gâteaux et les larmes. Toutes victimes de l'infidélité et de l'inconstance masculines, et souvent menacées de répudiation, « chose courante au Maroc » (p. 299), comme Kheira, l'algérienne répudiée par son mari, Si Kaddour (p. 302), lors de ces rencontres, ces femmes se plaignent de l'injustice et de l'inégalité de leur condition, tout en essayant de trouver des stratégies de résistance et de vengeance.

Sakina est persuadée que la cause de l'infidélité masculine consiste dans le besoin de nouveauté de la part de l'homme :

Fidèle, il l'est peut-être aujourd'hui, mais le sera-t-il demain ? Pour l'homme la femme est pareille à la planchette que les enfants de l'école coranique enduisent de leur *qalam*. Tant qu'ils n'ont pas appris le verset, l'écrit demeure, aussitôt qu'ils le connaissent par cœur ils l'effacent et le remplacent par des mots nouveaux. (p. 190).

Pour se faire aimer, les femmes peuvent alors recourir au mystère qui est le secret du charme, c'est-à-dire vivre en réclusion, se cacher derrière le voile, comme il est dit dans une chanson de son pays (« Le secret du charme, où est-il placé ? », p. 190-191) :

Nos voiles - dit Sakina - font plus pour nous embellir aux yeux du serviteur que tous les fards des chrétiennes ; le secret du charme de la fleur de l'enchantement est que nul ne peut dire en quoi consiste sa beauté. Il en est de même pour la femme. Son influence se trouve dans le mystère dont elle sait s'entourer et sa force est dans sa réclusion. L'homme est porté à mépriser ce qu'il connaît, mais il aime ce qui lui demeure inconnu. (p. 303).

Plutôt que se dérober à la vue de son époux, Sakina lui cache sa connaissance des langues étrangères (français et espagnol), car elles pourraient un jour lui servir pour se défendre des mensonges de son ennemi, car l'époux infidèle « devient souvent l'adversaire » (p. 190).

En revanche, selon la servante Mennouch, il est inutile de se faire des illusions. Tout en soulignant la différence de comportement entre les hommes et les femmes dans le mariage, elle conseille à sa maîtresse de suivre son exemple pour ne pas souffrir, c'est-à-dire de ne rien prétendre de l'époux et de n'accepter que « du pain et de la viande qu'il apportera à la maison », puisque la nourriture c'est le minimum que les hommes doivent assurer à leurs épouses (p. 211). Pour le reste ils peuvent les tromper, les ignorer et les éliminer de leur vie :

C'est justement parce que je n'ai pas cru aux mensonges des hommes que je puis les juger et les trouver manquants dans la fidélité. L'époux, Madame, n'est pas comme l'épouse qui se contente d'un seul mari, il lui faut au moins trois femmes dans sa vie, une épouse légitime pour le ménage, et les enfants, une esclave pour la distraction et une *cahba*<sup>14</sup> pour se délasser des caresses monotones de la femme légitime et de sa concubine. Sois assurée que si j'entre jamais dans le palanquin des mariés je ne demanderai à mon mari ni amour ni constance, *je serai satisfaite du pain et de la viande qu'il apportera à la maison* : l'homme accorde à la femme tout ce qu'elle demande lorsque celle-ci ne lui réclame point ce qu'elle ne peut obtenir [...] Ce qui sépare les hommes des femmes, ce qui les rend ennemis, c'est la manière dont chacun d'eux comprend l'amour. Nous plaçons la *mahebb*<sup>15</sup> dans notre âme, eux, plus sages, la mettent dans leur *seroual*<sup>16</sup>. (p. 226-227)

Pour Sakina cependant il est impossible de renoncer à l'amour par un acte de volonté : « Crois-tu qu'il soit suffisant de dire à sa poitrine : « N'aime pas », pour qu'elle demeure indifférente ? Apprends que l'amour est un seigneur terrible comme le *mektoub*<sup>17</sup> et la mort, que nul effort ne pourrait t'en délivrer ! Ah ! Que ne pouvons-nous commander à nos cœurs ! » (p. 227)

Dans cette situation de souffrance et de marginalisation, la cuisine est un rituel, un symbole de l'alliance entre les femmes, comme le montre bien cette scène de la préparation du couscous par Mennouch et Sakina, dont le ménage est menacé par l'infidélité conjugale :

assise sur une vieille couverture à l'ombre du figuier de la cour, un large plat d'argile posé devant elle, Sakina préparait du couscous avec quelques poignées de semoule et un peu de farine qu'elle arrosait d'eau tiède et salée et mélangeait d'un mouvement circulaire et incessant de ses mains brunes.

Sous ses doigts des grains minuscules et parfaitement ronds se formaient qu'elle jetait dans un tamis et plaçait ensuite sur un linge d'une blancheur immaculée.

À côté d'elle, Mennouch faisait revenir dans du beurre au fond d'une marmite au ventre rebondi et à l'ouverture étroite un morceau de viande de mouton et lavait les sept légumes qui devaient rendre savoureuse la sauce du *taam*<sup>18</sup>. La viande une fois bien dorée et saupoudrée d'épices, les légumes noyés d'eau et la couscoussière aux larges trous ronds placée sur la marmite et entourée comme un blessé de bandes de linge humides destinées à garder la vapeur prisonnière, les deux femmes s'apprêtaient à laver les zelliges de la cour, lorsqu'un coup trois fois répété fut frappé à la porte du jardin. (p. 243)

Cependant cette scène paisible montrant une relation de complicité et d'intimité entre la servante et la maîtresse, est brusquement interrompue par l'arrivée de l'esclave noire achetée au marché par l'époux de Sakina désireux de partager son lit avec une nouvelle et jeune femme. Le rituel se transforme alors rapidement dans une querelle avec échange d'insultes et de violences physiques entre les femmes.

### **Nourriture et hospitalité**

La préparation ainsi que le don de la nourriture font partie des pratiques de l'hospitalité qui caractérisent en particulier la protagoniste du roman, mais aussi les autres femmes :

Mennouch, sa servante rifaine, une belle fille orgueilleuse au visage pâle et aux larges yeux noirs prétendait que *Lalla* était capable de vendre ses bijoux et même ses vêtements pour avoir de quoi offrir aux hôtes une tasse de café parfumée à la fleur d'oranger et un plat de Saffi ou de Fez, rempli de « cornes de gazelle », un bracelet de perles brillantes, un collier d'ambre ou une broche algérienne qu'elle offrait comme souvenir à toutes celles qui, musulmanes ou chrétiennes, franchissaient le seuil de sa demeure tant elle leur était reconnaissante d'avoir accepté son hospitalité, car elle demeurait pareille à ces Arabes du temps passé qui, la nuit, allumaient des feux devant leurs tentes pour en indiquer l'entrée aux voyageurs. (p. 188-189)

Sakina accueille son mari de retour d'un voyage en France en lui apportant « une tasse de lait et quelques dattes qu'elle était allée quérir à la cuisine » (p. 315). Pendant les rencontres avec ses amies chez elle, la conversation et les discours engendrent la soif, on apporte alors du thé accompagné par les beignets chauds arrosés de miel (p. 207). Sakina fait cadeau de sucreries à Tamo pour la récompenser de ses mots bienveillants : « Cette bonne parole lui valut une livre de sucre, un paquet de thé et plusieurs petits pains festonnés » (p. 290), elle donne du miel et du soufre à la *Madama*, pour guérir sa fille Marina : « Donne à

*Madama* du miel et un peu de soufre, cela est excellent pour la fièvre, donne-lui aussi la grande boîte de biscuits « chrétiens » afin que leur délicatesse tente Marina et qu'elle mange » (p. 297). Suivant son exemple, les autres femmes lui apportent aussi de la nourriture et d'autres remèdes, tels « des amulettes, des encens, des herbes magiques, des "écrits" dont la vertu guérissait toutes les maladies - et une telle quantité de sucre, de thé, de beurre, de chandelles, que la chrétienne aurait pu fournir une épicerie d'un marchand de Sousse » (p. 297-298). La femme du musulman Ali, protagoniste d'un des nombreux récits du roman, offre de la nourriture à la femme du marchand juif Jacob en signe d'amitié (p. 277).

Les femmes sont aussi au cœur de l'activité fébrile de production et de consommation de différents mets dans le souk :

Les femmes de la ville dont les voiles paraissent toujours fraîchement lavés tant ils étaient blancs, se promenaient entre les étalages, marchandaient le beurre, les œufs, les fruits et le miel. [...] Au cœur du souk, les marchands de beignets debout devant un énorme fourneau luisant de braises jetaient dans la poêle remplie d'huile verte des ronds d'une pâte molle et grisâtre qui gonflaient et jaunissaient à la chaleur et devenaient pareils à de petits disques lunaires. Leur odeur se répandait sur le souk et réveillait l'appétit robuste des paysans.

Parmi elles, Rahma, la paysanne et nourrice de l'enfant abandonné par Sakina, se rend au marché pour y vendre ses produits, consommer, bénéficier de la gentillesse des autres femmes et à son tour se comporter avec générosité :

Rahma était friande de ces beignets, elle en achetait deux pour un sou marocain, parfois quatre, quand elle avait bien faim, et pour une *chapa*<sup>19</sup> buvait à la tasse de cuivre du *guerrab* une eau fraîche et claire qui sentait le goudron. C'était un véritable festin ! Souvent les voisins aimables lui offraient une poignée de pois rôtis et salés ou un épi de maïs cuit sur la braise. Elle acceptait la politesse et la rendait aussitôt en pelant, avec des gestes adroits pour ne pas se piquer, une demi-douzaine de figes de barbarie. (p. 383)

Dans la préparation et dans la consommation de la nourriture, on doit respecter les règles établies par la communauté, qui sont expliquées par les femmes du *harem* pendant leur conversation à propos de l'éducation des filles. Il faut par exemple leur apprendre à se laver les mains, quand elles jouent à l'*Achoura Radaouna* (dînette) et roulent le couscous, car « celles qui préparent la nourriture avec les mains sales sont transformées en bêtes immondes » (p. 204). Concernant les pratiques qui règlent la consommation, on leur enseigne à ne pas toucher la nourriture au centre de l'assiette pendant le repas, car c'est là que se trouve la bénédiction, ou encore à ne pas regarder les hôtes pendant le repas (p. 203). Elles doivent aussi faire attention à la façon de boire le thé, suivant l'exemple de leurs mères qui « sirotaient leur thé aux petites aspirations polies afin de ne pas ressembler au buffle qui boit au milieu de l'étang » (p. 207).



Souvent ce sont les traditions culturelles et religieuses propres à chaque membre de la communauté qui établissent les consignes à suivre. Itto, par exemple, berbère de Tunis, « appelait le pain « *agroum* » et parfumait ses beignets à l'eau de Cologne » (p. 202), et Tamo, « la juive », « veuve d'un rabbin de l'intérieur du Maroc » :

[...] suivait strictement les traditions léguées par les ancêtres observant scrupuleusement le *Sabbat*, mangeant du pain sans levure durant la Pâque, en souvenir de la sortie d'Égypte, entrelaçant des roseaux sur son toit pour la fête des Tabernacles et animée d'une ardeur religieuse mal entendue, et détestant également les Musulmans et les Chrétiens. (p. 215)

La nourriture est un objet particulièrement important dans le cadre des fêtes religieuses, comme le Ramadan, à propos duquel circulent des histoires célébrant des exploits opposés. D'une part on raconte celui d'un enfant de cinq ans qui jeûne un jour sur deux pendant le Ramadan, de l'autre celui d'un certain « Hatim de la tribu de Tai, qui, au mois sord de *Rejeb*, faisait immoler cent chameaux pour en nourrir ses hôtes, égorger cent moutons et plus ». Un modèle pour Lalla Sakina qui aurait voulu déployer toute sa générosité : « Lorsque arrivait le mois béni de Ramadam Sakina soupirait. Elle aurait voulu faire comme Hatim [...] » et donner plus aux pauvres du quartier. Cependant « sa fortune étant limitée elle devait se contenter de leur donner des piécettes d'argent et de nombreuses tasses de *harira*, la soupe épaisse et nourrissante qui sert à rompre le jeûne » (p. 187-188).

Lors de la célébration de l'*Aïd*, la naissance du Prophète, Sakina prépare et partage le repas avec ses voisines. Elle achète « la grosse semoule, le miel blanc du Rif, la fleur de farine, le sucre et les amandes nécessaires à la préparation de l'*asida* et du *mellou*, les plats traditionnels qu'elle voulait offrir à ses amies » (p. 305). Quant à la servante, Mennouch, elle va « de maison en maison inviter les épouses des cavaliers absents et les voisines peu fortunées à venir partager avec Lalla le souper de l'*Aïd* » (p. 306).

Un repas spécial à base de couscous est préparé par les femmes lors de la *sabaa*, la fête du « nom » pour célébrer la naissance de l'enfant orphelin Bachir, adopté par le couple Sakina et Si Bou-Djemaa :

Dans la cuisine propre, le mortier chanta sa *qacida*<sup>20</sup> métallique, les tamis, séparant la semoule de la farine, dansèrent dans les mains des femmes, les épices broyées par la lourdeur du pilon répandirent leur parfum aromatique, et l'eau de fleurs d'orangers remplit la maison de la douceur un peu fade de son âme.

Sous les doigts de Mabrouka, la négresse, les sabots de gazelle blancs saupoudrés de sucre et farcis d'amandes, se courbèrent en forme de croissant lunaire, les arabesques dorées de la *slebia* [gâteaux de pâte remplis de miel] se remplirent de miel blond, les *ghribiat* [gâteaux de semoule de beurre et de sucre] arrondirent leur appétissant mélange de semoule, de beurre et de sucre, les oranges confites se couvrirent d'une légère couche de givre

et le *sfinj* [beignets] à la pâte légère s'élevèrent en pyramide sur les larges plats de Fez. (p. 325-326)

Le sacrifice du mouton accompagné par la prononciation des mots rituels, « Dieu est le plus grand ! Pour le nom de Bachir », est suivi par le choix de morceaux de viande et le nettoyage par les femmes de la cour inondée du sang de la bête : « Les femmes, les pieds nus rougis du sang de la bête, choisirent les meilleurs morceaux pour la préparation des *touajen* qu'elles pensaient offrir aux invités et relevant les pans de leurs *deffin* se hâtèrent de laver à grande eau la courette où avait lieu le sacrifice » (p. 327).

La fête de la réjouissance, la *fraja*, est organisée dans le respect d'une séparation rigide entre les sexes. Le premier jour, elle est réservée aux seuls individus de sexe masculin, animée par les chants d'un *meddah* (un conteur, poète, troubadour). C'est seulement lors de la deuxième journée, réservée aux femmes, qu'une partie centrale de la fête est occupée par un repas très copieux :

Des tables basses chargées de plats divers - gigots aux amandes, poulets farcis, concombres saupoudrés de thym, carottes épicées, piments rôtis arrosés de vinaigre, couscous finement roulé - furent apportées et placées devant chaque groupe de convives : les gargouettes suant la fraîcheur, et portant à leur col quelques feuilles de laurier, furent passées à la ronde : des pâtisseries présentées dans des fines corbeilles et distribuées d'une main généreuse. (p. 329)

Après le repas, des *fekirat*, des musiciennes « importantes et laides comme il convient à des femmes qui ont un grand savoir », commencèrent à chanter « un *teberbir*, une berceuse bien connue des mères et qui porte bonheur à l'enfant » (p. 329).

D'autre part, à travers le récit d'Ambeur, vendue comme esclave quand elle avait à peine cinq ans, on évoque aussi l'absence de nourriture, la famine, qui causa la misère dans plusieurs familles, l'exil et l'esclavage de plus démunis :

Une année de malheur, la sécheresse vint affliger le pays. Le jeune blé pâlit dans les campagnes, se pencha, fut brûlé. Les oueds ralentirent leur cours puis cessèrent de couler, le bétail mourut... Ce fut la famine.

Quand il n'y eut plus chez nous ni sorgho ni fèves et qu'on eut en vain prié et pleuré, mon père, ne voulant pas laisser mourir de faim sa famille, me vendit à des marchands de Sousse pour un sac de blé et vingt douros ; de quoi vivre pendant plusieurs semaines.

J'avais cinq ans alors !

Je pleurai beaucoup en quittant ma mère et mes sœurs et j'appelai en vain mon frère Moh qu'on avait envoyé au souk sous un prétexte quelconque pour lui cacher mon départ.

Les marchands me consolèrent en me donnant des cacahuètes, des pois grillés et même un gros morceau de sucre. [...]

Lorsque je me réveillai, nous étions loin du douar. Je ne vis plus les feuilles larges et épineuses des nopals qui défendaient notre demeure et qui nous avaient servi de nourriture ce temps dernier... (p. 255)

## Nourriture et hostilité

La nourriture relève aussi des pratiques de sorcellerie et de magie employées pour punir ou régler des conflits dans le cadre des relations entre les sexes. On peut par exemple faire manger « un sort », comme le fait la mère de Chalon, le marchand, pour punir son fils de lui avoir désobéi, refusant de se remarier avec une femme plus riche que sa cousine :

Hier Mamma Mena est allée trouver la sorcière Djouhar et ce matin le jeune homme prétend qu'un feu brûle son cœur et l'empêche de se nourrir et de prendre du repos.

-Tu crois que sa mère lui a fait manger un sort ?

- Certes, elle le lui a fait manger, car il porte sur son visage la pâleur de la mort. (p. 219)

Plusieurs ingrédients dangereux rentrent dans la composition de ce sort, dont « du verre pilé, de l'arsenic et des pourritures ...[...] il a mangé le sort dans la *skhina*<sup>21</sup> [...] » (p. 356).

Des sortilèges peuvent être utilisés pour se venger des hommes infidèles. Chamma, par exemple, malheureuse car elle avait appris que son mari voulait la quitter, s'était adressée au *sahar*, le sorcier, « qui lui a donné une oreille d'âne qu'elle a accommodée à la sauce piquante. Si Rhahal a mangé cette oreille et il est devenu humble, patient, soumis comme un véritable bourricot. Chamma le mène aujourd'hui comme le *hammar* conduit ses bêtes » (p. 224).

La servante Mennouch rappelle à Sakina l'histoire de Hadra l'Étrangère qui avait présenté « à son époux un plat de couscous roulé par la main d'un mort afin de dessécher son cœur et de le rendre indifférent aux plaisirs et aux tristesses de la vie », ou celle de Zennana « qui court les assemblées des Guinéens<sup>22</sup> boit du sang des boucs noirs et implore le secours des démons auxquels elle offre des couvertures de soie et des mets dépourvus de sel » (p. 224).

Si Mesmoudi, docteur en Coran (*fquih*), tout en grondant Sakina qui est allée le voir pour qu'il l'aide à reconquérir le cœur de son mari, dénonce les pratiques de ces épouses qui se nourrissent de superstition, allant chercher « la science des ennemis de Dieu et les embûches de ceux qui font leur nourriture du pain que leur pétrissent l'ignorance et le malheur » plutôt que de se soumettre à la volonté de Dieu (p. 226).

Afin de séparer son mari d'une courtisane, Sakina va en effet avoir recours à la sorcellerie et notamment au pouvoir des génies, faisant des sacrifices et prépare des sortilèges, tels la *temerida*, qui peut provoquer la mort de l'ennemie. Elle :

[...] consulta ceux qui évoquent les démons par la magie, fit brûler le styrax, et l'encens, acheta des herbes cueillies la nuit du vendredi, prépara selon le rite magique la *kettaba* de la séparation et salua le benjoin, l'alun, l'ortie et le sel devant les fourneaux remplis de braises.

Exaspérée par les dédains de Si Bou-Djemaa qui, comme la plupart des hommes, s'en prenait à son épouse des infidélités qu'il lui faisait, elle sacrifia des oiseaux sur les rochers qui montrent leur tête noire au-dessus des flots, invoqua les génies : Yabrou, Yarouth, Biad et Chem Haroch, leur sultan, prépara la *temerida*<sup>23</sup> qui donne la maladie et mène à la mort [...] (p. 239-240)

Enfin, en mélangeant rituels magiques et religieux, un jour elle arrive même à utiliser le texte sacré, le Coran, dans ses sacrilèges :

[elle] se fit tracer un verset de la noble sourate de la fourmi sur une feuille de papier rouge qu'elle exposa à la fumée âcre du soufre et [...] cousit d'un fil de soie écarlate « la bouche » d'une grenouille après y avoir introduit ce talisman... Elle attacha même, sans crainte du jugement de Dieu, une des pattes de la malheureuse bête qu'elle suspendit au-dessus du bassin de la cour et récita vingt-cinq fois un verset du noble Coran. Mais est-il pour une femme jalouse pire châtement que celui de se voir enlever un époux aimé ? (p. 240)

Ce n'est peut-être pas un hasard si la cuisine, espace dans lequel on prépare repas et sortilèges, est un lieu stratégique dominé par la présence des génies. C'est en déversant par inadvertance l'eau de la bouilloire dans l'évier que Sakina provoque l'indignation et la furie de « ceux qui demeurent en bas » :

Une vapeur épaisse et malodorante en sortit accompagnée de faibles gémissements.

« *Bismillah* ! Au nom de Dieu », cria Sakina effrayée.

Il était trop tard, une douleur lancinante traversa ses prunelles, le monde disparut à ses yeux et, prise d'un froid mortel, elle tomba sur les mosaïques humides [...]

Assis sur un trône de feu, Chem Harouch, le roi des génies, la regardait avec la sévérité d'un juge... Autour du trône, les *djennoun* se tenaient dont le visage était gris et dont les yeux terribles lançaient des flammes...

- Elle a ébouillanté les enfants de notre sœur Mirrah, disaient-ils en soufflant horriblement, elle les a ébouillantés, elle doit mourir. (p. 411)

Pour apaiser ces génies et obtenir leur faveur lors de la maladie de Sakina, imputée « au ressentiment de ceux d'en-bas », la servante Mennouch va leur offrir des mets spéciaux :

Ne pouvant recourir à la science du *fquih*, Mennouch fit brûler dans une casserole le benjoin blanc, l'ambre jaune, la gomme d'Arabie et le coriandre dont la fumée odorante a le pouvoir d'apaiser le courroux des génies. Lorsqu'il ne resta plus dans la casserole que quelques charbons ardents sur lesquels se boursoufflaient les résines, elle jeta le tout dans un bol qui contenait un peu d'eau du puits « habité » et murmura dans une langue inconnue les paroles que lui avait enseignées Embarka la Guinéenne. (p. 412)

Après s'être ainsi occupée de nourrir ces esprits pour guérir sa maîtresse, Mennouch peut enfin se consacrer à la préparation du repas du patron : « Plus tranquille alors, elle ferma la porte de la cour - ils auraient pu s'en prendre à elle aussi - et se mit à préparer le repas du cavalier » (p. 412).

Quant à Rahma, la *Charfia*, la nourrice de l'enfant orphelin, qui habite à la campagne dans un endroit selon la légende hanté par les génies « qui aiment les lieux solitaires et marécageux et se plaisent à semer la malaria entre les ajoncs et les lauriers-roses » (p. 377-

378), elle ne craint pas ces *djennoun*. Elle connaît bien l'art de les apaiser en leur offrant « de temps en temps un plat fade et les fumées odorantes du benjoin et du santal » (p. 378).

La nourriture peut devenir un poison, comme dans le cas de l'esclave noire Mabrouka qui, voulant se venger de Si Bou-Djemaa son patron qui l'avait grondée, « jeta dans la marmite où cuisait la *mekeftaa* des fleurs de trèfle qui aigrissent le cœur et des haricots de ricin qui coupent les entrailles » (p. 250).

Elle peut aussi servir pour semer le mal entre les sexes, comme dans ce récit qui campe la rivalité entre le *chitane* (le diable) et la vieille. Faisant disputer les femmes entre elles, afin de leur faire oublier de mettre de l'huile et du sel dans la soupe, « qui demeura aussi claire et aussi dépourvue de goût que l'eau du puits », le diable provoque la colère des hommes (p. 231). De son côté la vieille, afin de montrer au diable sa supériorité dans son habileté à semer le mal, prépare un piège infernal à Zohra et à son mari. Creusant deux trous dans le couscous, elle arrive à persuader le mari de l'infidélité de son épouse et à provoquer d'abord le meurtre de la femme, ensuite le massacres des deux familles suites aux vengeances des uns et des autres (p. 232-235).

La nourriture est souvent utilisée comme métaphore afin de dénigrer des personnages féminins, dans le cadre des conflits suscités par l'infidélité des maris. Mennouch compare Madame Kalian, la mère de Marina, maîtresse de son patron, aux figues de Barbarie (p. 317), dit qu'elle « suinte du venin ». Dans le dialogue avec Tamo, les deux femmes filent la métaphore alimentaire dans une série d'appréciations ironiques et extrêmement hostiles à l'égard de deux femmes, considérées comme « deux dangereuses aventurières » (p. 299) :

- Épouser la *madama* ! ... Laissez-moi rire, un mauvais cuisinier ne ferait pas une brochette de ses vieilles chairs.
- Les chiens de la Médina courent derrière elle pour lui demander ses os.
- Elle pique de tous côtés à la fois comme les raquettes des figuiers d'Inde.
- Ses yeux sont blancs.
- Sa bouche ressemble aux images qui sont dans le livre du *toubib* chrétien.
- Est-ce la chair de porc dont elle et sa fille se nourrissent qui donne à leur figure la couleur du pus ? (p. 317-318)

Le comble de l'hostilité dans le domaine nutritionnel est atteint avec le sacrifice d'un être innocent. Sacrifice involontaire dans le cas de Rhama, la nourrice, dont le petit d'à peine quatre mois avait été dévoré par les rats qui « pullulaient dans les vieux murs » et « attaquaient les chats, saignaient les lapins et les poules et rongeaient le blé et l'orge [...]. Ils ne respectèrent rien, non, même pas les enfants d'Adam » (p. 378). Afin de se rebeller contre l'injustice et la misère, responsables de la mort de son fils, elle décide de ne plus enfanter de

créatures pour ne pas subir le même sort de la brebis « qui porte ses petits afin que le loup les dévore ou que les hommes les tuent pour s'en nourrir. Ferai-je comme elle ? Allaiteraï-je un fils pour les rats ou une fille pour la répudiation ? » (p. 379). Dans le cas de Sakina, le sacrifice est en revanche volontaire : pour se venger de l'infidélité de son mari, elle confie Bachir, l'enfant bâtard, à Rhama, sachant qu'il sera rongé par les rats (*firan*), comme il était déjà arrivé au fils de la nourrice.

C'est encore dans la cuisine en préparant le repas que les deux femmes réagissent de façon opposée à l'abandon de l'enfant. C'est « au rythme d'une chanson trempée de sang et de larmes » que Mennouch prépare la sauce pour les olives noires, la nourriture préférée par Si Bou-Djemaa « car elles brûlaient son cœur et lui donnaient le goût de l'amour » (p. 388). Alors que Sakina savoure sa vengeance, après avoir confié l'enfant à la paysanne (« aller sans retour »), bercée par la chanson de l'ingratitude, chantée par la vapeur du couscous bouillonnant.

Quant à Moustapha, le mendiant fou, l'illuminé, il refuse la nourriture qui lui offre Sakina, l'accusant d'avoir sacrifié un innocent :

Dieu ! Dieu ! Il n'y a de Dieu que lui... Les eaux mugissent et bouillonnent et les montagnes tremblent par sa colère... Gardez votre nourriture, elle sent le feu...

[...]

- Votre nourriture sent le feu, répétait le fou, ne pensez pas m'acheter par elle, car mon âme hait votre charité... (p. 403)

Même dans son sommeil Sakina entend des voix qui l'accusent : « Lâche, lâche, reprenait la voix, tu as égorgé l'innocent, tu as frappé celui qui était dépourvu de défense... », la menaçant d'une fin atroce car elle sera précipitée dans l'abîme et dévorée par le feu (p. 414). Fils de l'adultère entre Si Bou-Djemaa et Marina, l'enfant ne sera cependant dévoré par les rats que dans le cauchemar de la protagoniste, tourmentée par les hallucinations provoquées par les remords et par la fièvre. Enfin, de la repentance murie pendant la maladie viendront son salut et sa rédemption.

### **Nourriture et écriture**

Tout comme la nourriture, résultat du mélange d'ingrédients, recettes, cultures, traditions différentes, de même, le roman met en scène la multiplicité de traditions et de croyances (musulmane, chrétienne, juive) qui coexistent dans la communauté de Tanger. Certains personnages incarnent en eux-mêmes une forme d'hybridité culturelle et religieuse, telles les deux étrangères chrétiennes, Marina, qui aura un enfant de Si Bou-Djemaa, et sa

mère, Madame Kalian, qui parlent arabe, connaissent les mœurs, les rituels et les sortilèges et n'aiment que les musulmans :

- Des étrangères, dis-tu ? s'écria Lalla, elles parlent arabe mieux que nous et rien de ce que nous pensons ne leur est caché. Marina chante et danse comme une *chikha*, sa mère est une véritable faiseuse de sortilèges, elle sait conjurer le mauvais œil, prédire l'avenir et dissoudre les liaisons coupables... Elle n'ignore pas non plus quelles herbes sont salutaires et quels animaux présagent le bonheur... Leurs voyages ont été nombreux et lointains ; les souks parfumés de Tunis les connaissent ainsi que les roses de l'Ariane, Alger les accueillit et Damas du *Cham* aussi. Le monde est leur patrie et leur cœur est tourné vers le saint Islam. (p. 288)

L'écriture elle-même est une stratification de voix, de récits, de langues (arabe, marocain, italien, espagnol), et de genres différents (roman, récits, contes, chants, poèmes). Le chapitre V, par exemple, présente plusieurs récits de Mennouch, tels celui à propos de la rivalité entre le *chitane* et la vieille et celui pour illustrer ce que les savants prétendent, c'est-à-dire « que toutes les femmes sont des infidèles lorsqu'il s'agit de l'amour de l'époux ». De nombreux autres récits interrompent la narration principale du roman, tels celui de l'esclave Ambeur, ou encore celui de Madame Kalian à propos de la vengeance d'un marchand musulman (Ali) qui avait été trompé par un marchand juif de Marrakech (Jacob) ; ce dernier récit est à son tour intercalé d'autres brèves histoires (telle la légende des hommes de la tribu d'Aila sur la mer Rouge qui furent punis par Dieu et transformés en singes), et ensuite suivi par un conte en défense des juifs, ayant comme protagoniste Djouha, raconté par Tamo.

De plus, presque chaque chapitre se conclut avec des chansons et des poèmes (*qacida*), tels la chanson de Sakina sur « le secret du charme » (p. 190-191), celle de Mennouch à la lune (p. 192-193) ; « la *qacida* de la grande *daia*, le poème d'Aïcha la malheureuse que son ami avait abandonnée » (p. 208-209), et les mystérieuses chansons berbères chantées par Mennouch (p. 211) ; ou encore, la *qacida* du géranium (p. 209-210) ; la chanson de Tamo sur l'infidélité des hommes (« la Hammou, mon frère dis-moi/Quelle femme est la plus belle pour toi ?/ p. 218) ; le chant de l'esclave Mabrouka (« Que m'a donné le destin, ia lili, ia lili ?, p. 249-250, et p. 251-242) ; le poème de Zoubeida la princesse et de Fadil, le guerrier (chantée par Marina, p. 271-272) ; le chant de Mennana, sur la fin de l'amour et l'inconstance masculine (« Mon bouquet, je le respirais orgueilleusement », p. 302-303) ; la *qacida* de Saadia (« Mes sœurs, quand votre mère vous dira »), sur le mariage mal assorti d'une jeune fille avec un vieux (p. 311-312) ; une invocation contre le mauvais œil (p. 321) ; la chanson du mortier qui se chante pendant les fêtes (p. 326-327) ; le chant de la résignation (p. 348) ; la berceuse de l'oiseau, chantée par Sakina à Bachir (p. 359-360) ; la chanson du village que chante Mennouch (p. 362-363) ; la chanson de l'ingratitude, par le vapeur bouillonnant

cuisinant le couscous (p. 388) ; une berceuse (p. 392) ; la *qacida* de la courtisane (p. 420) ; et enfin la chanson sur la résignation des femmes à la souffrance et à la vieillesse chantée par une femme du village (p. 427-428).

Il y a aussi quelques chansons chantées par les hommes, telle celle des chrétiens pour convertir les musulmans « Sidna Aïssa iheubni/ Sidna Aïssa iheubkoum/ Sidna Aïssa iheubna/ Mektoub fi kitab Allah ! » (p. 185) ; celle des conducteurs des bêtes chantant l'hymne du matin (p. 212) ; ainsi que les chansons kabyles tendres et mélancoliques chantées par Si Bou-Djemaam amoureux (p. 291).



## **Conclusion**

Liée à la condition de la femme et à la relation entre les sexes, la nourriture joue un rôle central dans ce roman. Préparée et offerte par les femmes, elle peut avoir une fonction de sociabilité et de charité dans le cadre des pratiques d'hospitalité ou, au contraire, devenir une arme à l'intérieur des relations d'hostilité avec l'autre sexe, pour se venger de l'infidélité des hommes, par l'intermédiaire des génies. Elle peut aussi être utilisée par des esprits diaboliques pour semer la discorde entre les sexes. Au cœur de pratiques à la fois religieuses et profanes, le sacrifice des animaux est l'objet d'un renversement tragique, car c'est un être humain qui est donné en pâture aux animaux, afin de satisfaire le désir de vengeance d'une femme trahie. Enfin, la nourriture devient dans ce roman une métaphore de l'écriture elle-même du roman, caractérisée par le mélange et l'hybridité culturelle, linguistique et générique. À travers une stratification de traditions et de croyances, de voix, de chants, de récits, de langues et de genres, cette écriture est à la fois l'expression et la représentation à tous les niveaux de la condition d'une femme écrivaine en exil dans la réalité multiculturelle de Tanger, zone internationale.

---

<sup>1</sup> Université de Lille (UDL). Maître de conférences HDR en littérature italienne. Cet article est une contribution dans le cadre du Laboratoire Associé International (LAI) entre l'UDL et l'Université La Sapienza (Rome), « L'écriture de l'exil au féminin ».

<sup>2</sup> GIRARD Céline, *Menù letterari. Le ricette nei romanzi (e non solo)*, Florence, Franco Cesati Editore, 2016, p. 7.

<sup>3</sup> D'ASCIANO Jean-Luc André, *Notre Méditerranée entre les mers*, Madrid, 2000, p. 7.

<sup>4</sup> *Enciclopedia Treccani*, en ligne: [http://www.treccani.it/enciclopedia/cibo\\_%28Enciclopedia-Dantesca%29/](http://www.treccani.it/enciclopedia/cibo_%28Enciclopedia-Dantesca%29/)

<sup>5</sup> Cit. dans BETTINI Maurizio, *Exilium*, in « Parolechiave », 2009, 41, p. 9.

<sup>6</sup> Mon grand-père ayant été nommé administrateur adjoint de la zone internationale de 1928 à 1956.

<sup>7</sup> (1930-2011), une des sœurs de Hassan II, fille du roi Mohammed V.

<sup>8</sup> Edition du Scorpion, Paris, 1958, dans Elisa Chimenti, *Anthologie*, Edition du Sirocco et Senso Unico Éditions, Maroc, 2009.

<sup>9</sup> À propos d'E. Chimenti, cf. le site <https://www.elisachimenti.org/>, contenant plusieurs documents ainsi que les premières notes biographiques rédigées par Maria Pia Tamburlini. Cf. aussi: BENINI Emanuela, « Elisa Chimenti donna mediterranea », in E. Chimenti, *Al cuore dell'harem*, traduction italienne par Emanuela Benini, Rome, E/O, 2001; TAMBURLINI Maria Pia, « Elisa Chimenti », in *Enciclopedia delle donne* <http://www.enciclopediadelledonne.it/biografie/elisa-chimenti/>; EAD., « Elisa Chimenti », in Elisa CHIMENTI, *Anthologie*, Mohammedia/Casablanca, Senso Unico Editions/ Editions du Sirocco, 2009, p. 872-879; ZEMMOURI Mohamed-Saâd, « Elisa Chimenti. Écrivaine marocaine », in *Dictionnaire des créatrices*, Paris, Éditions des femmes Antoinette Fouque, 2017 (<https://www.desfemmes.fr/dictionnaire-des-creatrices/>); ID., « À la redécouverte d'Elisa Chimenti, écrivaine humaniste », in BAIDA Abdellah (dir.), *Langue française et contacts langagiers*, Actes de l'Université d'été de l'AMEF (juillet 2006), Rabat, Ed. Bouregreg, 2007, p. 135-146; ID., « Elisa Chimenti, une écrivaine italienne francophone et francophile méconnue », *Lianes*, n. 2 « Francophonie », 9 octobre, 2006 mis en ligne le 17 décembre 2009, (<http://art-collector.over-blog.com/article-soiree-en-l-honneur-d-elisa-chimenti-au-palais-des-institutions-italiennes-a-tanger-41310417.html>)

<sup>10</sup> Nouvelles Éditions Latines, 2012.

<sup>11</sup> 1<sup>ère</sup> édition : Paris, Société d'Édition et de Publications, Librairie Félix Juven, 1911 ; édition établie et présentée par Élodie Gaden, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2011.

<sup>12</sup> Eugénie Brun connue comme Niya Salima et aussi Madame Rushdi (décédée en 1908), auteure également de *Les Répudiées*, Société d'Édition et de Publications, 1908. Elle s'engagea dans la lutte pour les droits des femmes et eut une influence considérable sur Hoda Charaoui, future fondatrice de l'Union Féministe Égyptienne en 1923. Jehan D'Ivray, nom de plume de Jeanne Puech, madame Jeanne Fahmy Bey (1861-1940).

<sup>13</sup> Sur le même sujet, mais représenté d'un point de vue orientale et féminin, cf. l'ouvrage de l'auteure égyptienne Out-el-Kouloub, *Harem* (1937). À ce propos cf. la postface d'Élodie Gaden à D'IVRAY Jehan, *Au Coeur du harem*, cit., p. 268-269; cf. aussi MADŒUF Julia, « Féminisme et orientalisme au miroir francophone d'Out-El-Kouloub (1892-1968) », *Égypte/Monde arabe* [En ligne], Première série, Mélanges, mis en ligne le 08 juillet 2008, consulté le 06 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ema/270> ; DOI : 10.4000/ema.270; BOURGUIGNAT Nicolas (dir.), *Le voyage au féminin, perspectives historiques et littéraires. XVIIIe-XXe siècles*, Presses Universitaires de Strasbourg, 2008; RAGAN John David, *A Fascination for the exotic*, Thèse, New York University, 2000; EL DIWANI Rachida, *L'Égypte de Jehan d'Ivray*, Morrisville, Lulu Press Inc., 2008; YEE Jennifer, *Clichés de la femme exotique. Un regard sur la littérature coloniale française entre 1871 et 1914*, Paris, L'Harmattan, 2000; PALMIER-CHATELAIN Marie-Elise et LAVAGNE D'ORTIGUE Pauline (dir.), *L'Orient des femmes*, Lyon, ENS Éditions, 2002.

<sup>14</sup> Femme légère, courtisane.

<sup>15</sup> Amour.

<sup>16</sup> Pantalon.

<sup>17</sup> Destin.

<sup>18</sup> Couscous.

<sup>19</sup> La septième partie d'un sou marocain (NDE).

<sup>20</sup> *Qacida* : poème. Dans le contexte classique, poème traditionnel tripartite (prologue amoureux, récit de voyage, panégyrique ou satire) (NDE).

<sup>21</sup> Mets que les Israélites du Maroc mangent le samedi (NDE).

<sup>22</sup> Confrérie religieuse qui se consacre au culte de génies (NDE).

<sup>23</sup> Sortilège servant à rendre malade et même à tuer un ennemi (NDE).